

« Le sens, un catégorème (pré)figuratif de l'interdiscursivité »

DIANDUE Bi Kacou Parfait
Maître-Assistant
Université de Cocody

Résumé :

La complexité de la définition du sens a conduit la sémiotique à l'aborder comme une direction, donc comme un possible de signification. Cette option amène à élaborer ce que nous appelons la géométrie vectorielle du langage. Cette dernière veut que le caractère *hétérosémiotique* du sens crée l'interdiscursivité dans la production et dans la réception. C'est pourquoi la sémiotique greimassienne opte pour la finalité de l'énonciation c'est-à-dire la performativité dans son acception constative. C'est en cela que le type de discours importe peu dans sa catégorisation disciplinaire ou générique ; mais il importe au plus haut chef dans son orientation thématique ou structurelle. La caractérisation du sens greimassien par la *vectorisation du sens* dans le langage lui insuffle une dynamique. En conséquence, la géométrie vectorielle dans le discours figure le voisinage des formes et types de discours.

Mots clés : Sens, Géométrie vectorielle, interdiscursivité, signification, signifiance, langage, sémiotique, pragmatique

Abstract :

Semiotics has approached meaning as a direction – therefore as a possible signification – on account of its definitional complexity. This option underlies the coining of the vectorial geometry of language. It entails that the *heterosemiotic* type of meaning creates interdiscursivity in production and reception. Greimassian semiotics has consequently adopted the outcome of enunciation, that is to say constative performativity. The type of discourse is hence less important as a disciplinary or generic fact. Yet, it does count in its thematic and structural orientation. Categorizing Greimassian meaning through *meaning vectorization* in language instill dynamism to the concept. Consequently, vectorial geometry in discourse depicts forms and types of discourse vicinity.

Key words: meaning, Vectorial Geometry, interdiscursivity, signification, signifiance, language, semiotics, pragmatics.

Introduction

Dans leur *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*^α Greimas A.J. et J. Courtés affirment que le « sens » est « indéfinissable ». Cette assertion montre la complexité d'appréhension de ce concept quant à sa saisie globale. Cependant, une délimitation des champs de compétence en linguistique sous-tend que le « sens », dans ses déclinaisons, oscille entre le « dénoté » et le « connoté ». L'adjonction de ces épithètes vise à justifier de la stabilité sémantique et de la dynamique sémique du mot en tant qu'élément primordial du discours. Deux branches de la linguistique s'interrogent sur ces différentes acceptions du « sens ». D'une part la sémantique qui étudie le « dedans » c'est-à-dire qu'elle étudie le sens d'un mot par rapport à lui même et par rapport aux autres mots avec lesquels il compose un énoncé donné dont elle (la sémantique) précise également et surtout conséquemment les attentes à la fois d'émission et de réception. D'autre part, il y a la pragmatique qui aborde le sens du « dehors » ; c'est-à-dire qu'elle tient compte des conditions de construction du sens à la fois au début et à la fin de la chaîne discursive. La sémiotique du discours semble avoir une conception cumulative de ces deux finalités discursives puisqu'elle propose une lecture vectorielle tenant donc à un axe illocutoire et sa direction. C'est donc à se demander si la géométrie vectorielle du langage crée ou nie des « tensions » (au sens ou l'entend Jacques Fontanille¹) interdiscursives; si tant est que l'on conçoit le langage, dans l'absolu, comme un champ vectoriel fédérant les types et les formes conformes ou distincts du discours. Le sens selon Greimas interpelle quant à la *constante hétérosémiologique*² qui en imprime la dimension supra discursive. C'est probablement ce qui justifie la complexité du sens quoique étant passé de sa conception comme « résultante communicationnelle » à sa caractérisation comme « instance transformationnelle » de *Du sens* à *du Sens II* ; constat démontré par Jacques Fontanille et Gian Maria Tore dans leur article : «De la modalisation à

^α GREIMAS A.J. et J. COURTÉS, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris: Hachette, 1979, p.348

¹ Pour Jacques Fontanille, la « tension » est relation entre deux entités du point de vue du sens; c'est pourquoi il la rattache à la sémantique. Cette observation l'amène à élaborer la « structure tensive » qu'il définit comme : « *Un modèle qui s'efforce de répondre aux questions laissées en suspens par les modèles classiques ; elle donne une représentation des structures élémentaires qui est proche du carré sémiotique, mais dans la perspective d'une sémantique du contenu. En outre, en mettant en relation un espace tensif des valences et un espace catégoriel des valeurs, la structure tensive conjugue les deux grandes dimensions de la signification, le sensible et l'intelligible* » in, *Sémiotique du Discours*, Limoges : Pulim, 1998 , p.50

² Syntagme formulé pour dire que la même préoccupation peut s'exprimer dans des formes et types d'énoncés différents ; une sorte de synonymie discursive qui intègre dans son aboutissement l'interdiscursivité.

l'esthésie. Considérations (in)actuelles sur le passage de *Du sens* à *Du sens II* »^β. Nous nous intéressons dans notre étude à la convergence des discours et à la constance opératoire tangible à travers les réflexions greimassiennes sur le sens ; que nous restreignons à ce que nous appellerons *la géométrie vectorielle du langage*. Il nous apparaît donc légitime que nous réfléchissions sur « Le sens, un catégorème³ (pré)figuratif de l'interdiscursivité⁴ ». Considérant l'interdiscursivité comme une entité disciplinaire, le sens du point de vue de Greimas pourrait constituer une composante essentielle de cette catégorie des sciences du langage. C'est ainsi que le sens rapprocherait l'histoire en tant récit des faits réels et la fiction lue comme fruit de l'imagination dans les romans d'Ahmadou Kourouma. Une lecture sémio comparative nous permettra en trois étapes de montrer initialement que le sens est un catégorème de la signifiante⁵, de poursuivre ensuite en développant la traçabilité discursive du sens et de clore enfin cette argumentation par la justification de ce que le sens est supra-discursif.

^β Fontanille, Jacques et Gian Maria Tore, «De la modalisation à l'esthésie. Considérations (in)actuelles sur le passage de *Du sens* à *Du sens II* » in *Protée* volume 34 numéro 1 printemps 2006 : « Fortune et actualité de *Du sens* », p.23

³ **Catégorème** (ka-té-go-rè-m') s. m. Terme de la philosophie aristotélicienne. Qualité qui fait ranger un objet dans telle ou telle catégorie.

⁴ **L'interdiscursivité** est la fois une opération de création (encodage) et de réception (décodage) ayant pour origine le décloisonnement discursif. Cette rupture des frontières et des closions entraîne la libéralisation des discours qui multiplient leur mode d'embranchement entrant en interconnexions.

L'interdiscursivité pose moins le problème de support du langage ou de l'idée ; le support pris dans son acception de "structure véhiculante " que celui du processus intra-dynamique qui en représente l'essence et le fondement méthodologique.

⁵ **Signifiante** ; Du point de vue de Riffaterre, le lecteur doit, dès lors, « repousse[r] le sens vers un texte absent de la linéarité » (Riffaterre, 1983 : 25). Cette opération constamment répétée produit la **signifiante** qui, pour Riffaterre, peut se définir comme « une praxis de la transformation par le lecteur » (Riffaterre, 1983 : 25). Dans cette perspective, la lecture est plus qu'une simple opération à sens unique d'identification des signes déposés sur le papier. La grammaire est un système sémantique établi par la mimésis et généralement construit par un ensemble de systèmes descriptifs et de clichés. Or, le lecteur rencontrera, dans le texte littéraire, des *agrammaticalités*, ces éléments apparemment incongrus qui viennent perturber la grammaire du texte. L'agrammaticalité est un élément qui modifie la grammaire du texte, et fait que ce dernier ne représente plus fidèlement le réel; c'est l'agrammaticalité qui permet de passer de la mimésis à la sémiologie, donc d'accéder à la signifiante du texte. C'est en relevant les diverses unités de style et en trouvant leur structure commune que le lecteur parviendra à déchiffrer les mécanismes du texte et à atteindre sa Signifiante. Le lecteur, par ce décodage des structures, effectuera une lecture que l'on nomme *herméneutique*. Car le texte est «une variation ou une modulation d'une seule structure [...] et cette relation continue à une seule structure constitue la signifiante» (Riffaterre, 1983 : 17).

I- Le sens, un catégorème de la signifiante

L'analyse du discours et la sémiotique rattachent à la notion de sens celle de « signification » et de « signifiante ». Dans l'optique de distinguer ces notions les unes des autres, les deux disciplines évoquées (analyse du discours et sémiotique) définissent les domaines d'application du sens, de la signification et de la signifiante. Ainsi, le sens s'étudie-t-il en sémantique, la signification en pragmatique et la signifiante en psychanalyse. Notons cependant que ces domaines entretiennent de passerelles communicantes de sorte que leur cloisonnement n'est pas étanche. La sémantique⁶ se veut, globalement, l'étude du sens des mots et aussi l'analyse des mécanismes permettant l'interprétation des énoncés. Elle s'interroge, au sens de « travaille à », sur l'implication concrète d'un énoncé ou d'une assertion considérée comme un ensemble de termes concourant. La pragmatique⁷ s'articule quant à elle autour de la saisie cognitive d'un énoncé dans ses conditions d'énonciation. Cela revient à dire, et ce du point de vue de John L. Austin, qu'un énoncé est certes suffisant en lui-même mais il est tout de même déterminé par les modalités énonciatives qui l'accompagnent. La pragmatique intègre donc l'environnement de l'énoncé élargissant de fait l'horizon du sens de cet énoncé; aboutissant ainsi à sa signification. Elle contextualise le sens de l'énoncé. Au demeurant, si le sens est locatif, la signification est contextuelle. Par ailleurs, la signifiante pourrait se lire comme tous les *sens possibles* d'un énoncé donné. Elle engloberait alors sens et

⁶ **Sémantique (nf)** est l'étude du *sens* des langages. C'est un mot extrêmement général puisqu'il peut s'appliquer aussi bien à des systèmes formels (comme dans la théorie des modèles de Tarski) qu'à des langues humaines. En tant que science de la langue, la sémantique s'oppose « horizontalement » à la phonologie et à la grammaire, qui étudient d'autres aspects de la langue (à savoir respectivement le système de ses sons, et le système de classification et de combinaison entre elles de ses unités lexicales)⁶. En tant que science du sens, elle s'oppose « verticalement » à la sémiotique ; mais la distinction est ici bien moins claire. Telle que conçue par Saussure (1916), la sémiologie est en effet une science de *tous* les signes « [de] la vie sociale », et doit donc englober la sémantique de la langue. Dans les travaux de l'École de Paris au contraire, la sémiotique semble bien n'être une extension, voire une spécialisation, de la sémantique. Nous faisons ici du terme sémantique un usage qui désigne une discipline descriptive des sens d'un langage donné - et qui à ce titre peut donc aussi bien s'appliquer à une image qu'à un texte linguistique -, et nous concevons donc la sémantique comme subordonnée à la sémiotique, la première discipline étant plutôt technique et la seconde plutôt théorique.

⁷ **Pragmatique** est la branche de la linguistique qui s'intéresse aux éléments du langage dont la signification ne peut être comprise qu'en connaissant le contexte.

1. Une pragmatique qui s'occupe de l'influence et des conséquences du langage sur le contexte (extralinguistique) - optique proche de celle d'Austin (comment on modifie le monde en disant quelque chose? / comment on agit sur le monde en disant quelque chose?)
2. Une pragmatique qui s'occupe de l'influence et des conséquences du contexte sur le langage (dans quelle mesure ce qui est dit dépend des circonstances dans lesquelles il est dit?). Cette perspective nous permet également de rendre compte de ce que l'on appelle « communication non verbale » (distincte des comportements non verbaux (cf. Jean Corraze).

signification. Relevant des sciences psychanalytiques, elle est certainement fille des tâtonnements interprétatifs des libres associations. Que ce soit face à l'interprétation d'un rêve ou face une confession de psychotique, le clinicien ne peut élaborer que des orientations, de possibles de sens et de signification afin de faire sa cure. De cette démarche à tâtons et par élimination, découle l'éventail sémantique que construit la signifiance. Ce constat entraîne les égalités logiques suivantes.

$$\text{Signifiance} = \text{Sens} + \text{Signification}$$

$$\text{Sens} = \text{Signifiance} - \text{Signification}$$

$$\text{Ou} \quad \text{Signification} = \text{Signifiance} - \text{Sens}$$

Ces égalités logico-mathématiques impliquent que le sens et la signification sont des particularités de la signifiance mais surtout l'actualisation de cette signifiance. En d'autres termes, la signifiance est la somme du sens et de la signification alors que la signification intègre déjà le sens puisque étant l'ensemble des sens possibles selon des contextes déterminés. On notera donc un effacement du sens en faveur de la signification. La conséquence de l'équilibrage des égalités est que :

$$\text{Signifiance} = \text{Signification.}$$

C'est probablement ce qui justifie que l'on emploie invariablement signifiance, de plus en plus, pour désigner la signification. Jacques Fontanille corrobore cet état de fait même s'il semble en donner une autre explication ; l'essentiel étant la réversibilité sémantique entre signifiance et signification. Il note en cela :

« Le terme signifiance n'est plus guère utilisé, car il présuppose une hiérarchie qui n'est plus pertinente aujourd'hui ; en effet, elle ne se justifiait que dans un contexte scientifique où on pouvait encore croire que le sens des unités détermine celui des ensembles plus vaste qui les englobent. Le choix que nous avons fait, celui d'une sémiotique du discours, nous impose de considérer que la signification globale, celle du discours, commande la signification locale, celle des unités qui le composent [...] Comme il ne se trouve plus grand monde aujourd'hui pour croire que le « local » détermine le « global », le terme de

signification a pris maintenant le plus souvent une acception générique, englobant celui de signifiance. C'est ainsi que nous en userons »⁸

Au-delà de l'effacement de la signifiance au profit de la signification, nous estimons que l'opération de signification implique un certain alignement cognitif du récepteur sur l'émetteur. Pour Greimas et Courtés, cet alignement est plus proche de celui qu'établit Umberto Eco dans l'élaboration de son *lecteur modèle* qu'il ne l'est de la lecture qu'en propose Bakhtine ; dans la mesure où ils soutiennent que «*la compréhension peut être identifiée à la définition du concept, assimilé lui-même à la dénomination*»⁷. C'est ce que reprouve Christian Vandendorpe⁸ dans son article intitulé «*Les avatars du sens profond* » quand il affirme que : «*Cette façon de réduire un processus mental à un simple contenu lexical est sans doute une forme extrême de ce que l'on doit bien appeler la crainte du psychologisme, ce dernier terme qualifiant une pratique réprouvée dont on espère que la seule mention suffira à dissuader que l'on s'en approche.* ». Il s'appuie en cela sur les travaux de Bakhtine, que nous partageons par ailleurs, «*le sens n'est pas soluble dans le concept*»⁹. Il en ressort que le sens n'est pas imposé par l'énoncé, qui n'en donne précisément qu'une indication, mais il se construit aussi en dehors de l'énoncé en tenant compte à la fois du contexte d'énonciation, et de la culture du récepteur. C'est pourquoi, le sens n'est qu'une suggestion d'approche de compréhension d'un énoncé qui infléchit un discours à la courbe de sa direction. L'orthodoxie linguistique affichée par Greimas dans ces premières acceptions du sens s'est beaucoup diluée à la faveur de sa maturité «*Sémiotique* » dont Fontanille constate d'ailleurs que c'est la variation d'acception du sens de *Du Sens* à *Du Sens II* qui marque la révolution sémiotique. Greimas confiera dans une introduction inédite de *du Sens* que :

« L'homme vit dans un monde signifiant. Pour lui , le problème du sens ne se pose pas, le sens est posé, il s'impose comme une évidence, comme un "sentiment de comprendre" tout naturel.[...] Déterminer les formes multiples de la présence du sens et les modes de son existence, les interpréter comme des instances horizontales et des niveaux verticaux de la signification, décrire les parcours des transpositions et transformations de contenus, ce sont autant de tâches qui, aujourd'hui, ne paraissent plus utopiques. Seule une telle sémiotique des formes pourra apparaître, dans un avenir prévisible, comme le langage permettant de parler du sens. Car, justement, la forme sémiotique n'est autre chose que le sens du sens. »

⁸ Jacques Fontanille, *Sémiotique du discours*, Limoges : Pulim, 1998, p. 23

⁷ Greimas, A., J. et Courtés, J., *Op.Cit.*, p.56

⁸ Christian Vandendorpe, *Les avatars du sens profond*, in *Horizons philosophiques*, vol. 3, n° 1, 1992, p. 85-102. Université d'Ottawa

⁹ Bakhtine, Mikhaïl, *Esthétique de la création verbale*, NRF, 1984, p. 382

Ainsi, la *géométrie vectorielle du langage* se précise-t-elle dans les *instances horizontales et des niveaux verticaux* de la compréhension ; mais il s'édifie à juste titre une géographie de la compréhension à travers les latitudes et les longitudes du cryptage énonciatif et du décryptage de la réception. Le sens greimassien en devient une proposition de lecture et une indication de signification.

II. Le sens, une traçabilité discursive

La traçabilité discursive est le cheminement à travers le discours de la construction du sens. Pour être plus clair, le sens global d'un discours se construit à partir de chacun des termes qui le composent. Jaques Fontanille l'a bien indiqué dans sa définition de la *signifiante*. C'est donc par association voire par hiérarchisation que se construit le sens d'un énoncé. Bien entendu nous sommes dans l'acception sémiotique qui veut que le sens soit considéré comme direction. Avant elle, ce sont les sciences physiques qui ont considéré le sens comme direction, orientation voire trajectoire. La définition qu'en donne le même Fontanille est claire et édifiante :

« Le sens est d'abord une direction : dire qu'un objet ou une situation ont un sens, en effet, c'est dire qu'ils tendent vers quelque chose. Cette tension vers et cette direction ont souvent été interprétées, à tort, comme celle de la référence. La référence, en effet, n'est qu'une des directions du sens ; d'autres sont possibles.[...] Le sens désigne donc un effet de direction et de tension, plus ou moins connaissable, produit par un objet, une pratique ou une situation quelconques »⁹

La direction ou la *tension vers* d'un énoncé est au surplus la tension ou la direction vers de tous les éléments qui le construisent. L'orientation tensive d'un discours est en conséquence une somme de tensions ou de directions ; c'est d'ailleurs en cela que les locuteurs d'un discours peuvent en déduire une traçabilité. Cette dernière étant abordée ici dans son sens de trajectoire ou d'orientation globale. Cela revient à dire que chacun des termes évoqués et convoqués dans un discours porte en lui ce qu'on pourrait désigner par l'« effet de lancement » pour dire trajectoire discursive contribuant à infléchir la réception ou l'évaluation d'un énoncé. Cette conception n'est pas sans rappeler la « quantité de mouvement » en physique. Selon la physique, la quantité de mouvement d'un projectile est celle de chacune des particules qui le composent. Il en ressort que la trajectoire du projectile

⁹ Jacques Fontanille, *Op.Cit.* p. 21

est en conséquence celle de chacune des particules le composant. Le sens étant ici la trajectoire, et le discours le projectile ; l'impulsion conditionnant bien entendu la trajectoire. Du point de vue de la sémiotique comme il est donné de constater, le sens est direction. Il peut donc être « convergent » ou « divergent » dans la métaphore de l'orientation. Ainsi, le discours fictionnel du romancier peut-il aborder des thèmes ou des problématiques voire des démarches argumentatives dans la même perspective que l'histoire. Partant, les discours historique et fictionnel seraient alors dans le même sens sans avoir la même teneur ou la même rigueur scientifique ou supposée telle. Il nous revient ici l'une des confidences de Romuald Fonkoua lors d'un échange sur la place de l'histoire littéraire. Il soutenait, en effet, que : « l'Histoire d'un peuple peut s'étudier à partir de sa production littéraire »¹⁰. C'est dire la connivence entre la littérature et l'Histoire. A partir de cette observation, notons que le partage entre histoire et fiction engendre un rapport interdiscursif, rapport transcendant les disciplines pour se hisser en leur centre fédérateur. L'interdiscursivité est ici co-tension si bien que discours historique et discours fictionnel s'influencent mutuellement, on pourrait dire s'entre influencent. Par ailleurs, l'interdiscursivité se perçoit à ce stade de notre démonstration comme un champ vectoriel, si le postulat de base reste que le sens est une direction, dans lequel chacun des discours représente un vecteur donné. On en déduit que, l'interdiscursivité est un système plan dans lequel des vecteurs coplanaires¹¹ (histoire et fiction) constituent des parallèles. Cette lecture mathématique de l'interdiscursivité a le mérite de différencier nettement sens et direction d'autant plus que deux vecteurs peuvent avoir la même direction (horizontale, oblique, verticale) sans avoir le même sens (de gauche à droite, de droite à gauche, d'Est en Ouest, du Sud au Nord et *vice versa*...). Cela montre bien que les Actants chez Greimas soient dans la même direction mais pas dans le même sens puisqu'ils constituent des couples d'opposés, de contraire. Cet état de fait justifie aussi la formation du carré sémiotique greimassien fondé sur l'association des contraires par des horizontales à « double sens », l'implication des contradictoires par des verticales à « sens unique » et la déduction des possible équivalents par des obliques à « double sens ». Les oppositions figuratives et les oppositions sémantiques se construisent ainsi par l'orientation du discours qui en détermine et surtout en précise le sens. De ce point de vue, le sens ne se déduit pas qu'à la fin d'un discours, il peut précéder le discours. Il se dégage aisément toute la matérialité des conditionnalités du locuteur. Ce dernier, avant de façonner et d'émettre un discours, a au

¹⁰ Echange avec Romuald Fonkoua lors du Colloque de l'APELA organisé par Samba Diop et Xavier Garnier en Mars 2007 à Paris XII et Paris XIII.

préalable ; en fonction des conditions, des objectifs, de la cible, et de l'environnement, pensé le sens à donner à son discours. C'est ce sens préexistant au discours qui en détermine le genre, la teneur; il est dévolu à l'émetteur. Le récepteur se construit un sens autre (convergent ou divergent) selon le cas distinct ou conforme à celui de l'émetteur. C'est le sens qui détermine par conséquent la tonalité de la discursivité.

Ahmadou Kourouma, par exemple, s'inspire presque toujours de l'Histoire générale pour écrire ses romans, ses fictions. Il conviendrait d'élucider les contours des concepts d'Histoire et de fiction. La notion d'Histoire est porteuse de deux significations. Elle a d'abord une signification épistémologique générale désignant un certain mode de connaissance relatif à des données empiriques irréductibles, en fait ou en droit, à toute explication théorique rationnelle. Elle est ensuite la transformation dans le temps des sociétés humaines et le récit qui en est fait. L'Histoire est donc une forme de savoir qui mobilise l'observation, l'induction et la classification, mais aussi, dans une certaine mesure, l'explication causale des faits particuliers. Elle implique des données multiples, contingentes, contradictoires et temporelles, une construction qui, selon l'idée de Kant¹², devrait permettre de représenter de façon systématique ce qui, sans l'intervention de la raison, ne vise qu'un « agrégat » ou un « rhapsodie » d'éléments sans liens. Elle est une totalité dynamique articulée dont toutes les parties, organiquement solidaires, trouvent leur unité dans un processus de développement interne. Ce défrichage définitionnel reste tout de même très lointain. C'est ainsi qu'à la question de savoir qu'est-ce que l'Histoire, on peut constater avec Paul Veyne que :

« [...] le difficile est d'arriver à une définition précise ; l'histoire est-elle la science des faits collectifs, qui ne se ramèneraient pas à une poussière de faits individuels ? La science des sociétés humaines ? »¹³.

Dans la philosophie hégélienne, la raison rime avec l'Histoire. Pour Hegel, l'Histoire est le processus dialectique. La dialectique étant considérée comme un véritable mouvement par lequel les choses finies se déterminent par rapport à leurs opposés. Ils entretiennent un perpétuel rapport conflictuel. L'opposition cependant se surmonte par le truchement d'un troisième terme. Tous appartiennent à la même totalité organique ; c'est d'ailleurs ce qui conduit à l'étrange équation dialectique $1 + 1 = 1$. L'Histoire est avant tout, pour Hegel, la

¹¹ Étymologiquement, plusieurs objets sont **coplanaires** si et seulement s'ils sont situés dans un même plan. En géométrie, on distinguera les points coplanaires et les vecteurs coplanaires.

¹² Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure*, Paris : PUF, 1968.

¹³ Paul Veyne, *Comment on écrit l'Histoire ?*, Paris : Seuil, 1971, p.83.

succession des hégémonies nationales et leurs réalisations. Elle tend vers une libération de l'homme sous des contraintes de la nature et par là même vers une spiritualisation du monde. Au-delà de cette conception métaphysique de l'Histoire, on l'appréhende selon Marx comme une perpétuelle lutte des classes. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il écrit dans le *Manifeste du parti communiste* que : « L'Histoire de toute société jusqu'à nos jours est l'histoire de luttes de classes »¹⁴. Pour Marx, l'antagonisme entre classe prolétarienne et classe bourgeoise est le moteur de l'Histoire. Au regard du rapprochement de ces deux philosophes à travers leur conception de l'Histoire, Vincent Bourdeau a pu écrire dans sa métaphore de la cave et du grenier :

*« Deux visions de l'histoire se dessinent en définitive. Celle de Hegel insiste sur le pouvoir des représentations, sur la force de la culture, sur la prépondérance de la raison dans l'histoire. Celle de Marx met au contraire l'accent sur le travail, sur les structures sociales de l'économie, bref sur les soubassements de la société. Pour employer une métaphore, on peut dire qu'avec Marx on se trouve dans les caves de l'histoire, tandis que Hegel nous en fait parcourir le grenier »*¹⁵.

Il en ressort que, loin d'être opposées, ces deux visions de l'Histoire sont complémentaires. Ainsi, ces deux pistes d'exploration de l'Histoire développent-elles les deux pans fondamentaux de la conception de l'Histoire comme discipline des sciences humaines. Il s'agit des pans analytique et événementiel qui sont utilisés par le romancier pour soutenir sa création. Le lien de causalité qu'il établit entre les différents faits qu'il décrit et ses emprunts à l'Histoire, sont dignes d'intérêt.

À la suite des philosophes, Paul Veyne considère que : « *L'histoire est la description de ce qui est spécifique, c'est-à-dire compréhensible, dans les événements humains* »¹⁶. Il faudra entendre par spécifique non ce qui est singulier mais ce qui décrit clairement les liens de causalité entre les différents moments des événements humains. Pour Paul Veyne, est historique ce qui n'est ni universel ni singulier mais qui est compréhensible d'un point de vue logique.

¹⁴ Karl Marx, Friedrich Engels, *Le manifeste du parti communiste*, Paris : Editions bilingue Aubier-Montaigne, 1971, p. 75.

¹⁵ Vincent Bourdeau, Préface, Hegel et Marx, in : Françoise Kinot, *Philosophie de l'Histoire*, Paris : France Loisirs, pp.18-19.

¹⁶ Paul Veyne, *Op.Cit.*, p. 84.

La Fiction quant à elle, est par définition « tout ce qui relève de l'imaginaire, oeuvre, genre littéraire dans lesquels l'imagination a une place prépondérante »¹⁷. Il en résulte que l'acceptation la plus répandue est l'admission de la fiction comme affirmation douteuse ou fausse. Cette vision péjorative est courante dans l'usage populaire et pose la fiction comme un paradigme à des notions comme contre-vérité, abstraction, littérature et récit. Le récit étant appréhendé dans cette perspective par Dorrit Cohn comme :

*« Une série d'assertions traitant d'une séquence d'événements liés causalement et qui concernent des êtres humains (ou des êtres semblables à eux). Conçu de cette façon, le récit exclut en premier lieu toutes les propositions générales vérifonctionnelles qui caractérisent le discours théorique, philosophique, explicatif, spéculatif ou critique. Il exclut également les assertions purement descriptives ainsi que les expressions de l'émotion »*¹⁸.

De ce point de vue, la fiction est opposée au récit d'autant qu'elle inclut toutes les formes de discours que le récit exclut. Elle devient cependant une notion aux rivages indéterminés à double articulation puisqu'elle est appréhendée comme construction théorique et comme terme générique. Ainsi, est-elle sémantiquement instable. C'est ce que Dorrit Cohn a montré dans l'étude philologique et diachronique qu'elle lui consacre dans son livre *Le propre de la fiction*.

Il est important de noter que la notion de fiction se définit comparativement aux récits véridictionnels dont les textes historiques sont des références majeures.

La fiction désigne aussi la manifestation de la succession chronologique des événements relatés dans une oeuvre donnée. Elle est selon l'idée de J. M. Schaeffer une séquence narrative ou représentative traitant d'événements non réellement survenus, mais sans nécessairement afficher son caractère de feinte. Dans l'usage commun, le terme recouvre l'ensemble de la littérature imaginative, en opposition aux textes à prétention véridique (telles les chroniques historiques, les biographies et l'autobiographie).

Kourouma, tout comme l'historien, s'approprie la mémoire de l'Histoire. Il y a donc une sorte de décalage entre ce qui a été vécu et ce qui est rapporté ; lisible dans la partie de création de l'auteur. Il y a donc au-delà de l'intertextualité une interdiscursivité évidente dans son discours.

¹⁷ Michel Guillou, Marc Moingeon, *Op. Cit.*, p. 474

¹⁸ Dorrit Cohn, *Le propre de la fiction*, Paris : Seuil, 2001, p. 28.

Les textes kouroumiens apparaissent *de facto* comme des hypertextes. Dont les hypotextes sont des textes ou des informations historiques. L'œuvre de Kourouma transcende les disciplines et les genres. Elle est à la croisée des genres et des disciplines.

Ainsi, sommes-nous avec le rapport inter-disciplinaire et partant interdiscursif de l'Histoire et de la fiction. En nous appuyant sur le rapprochement des espaces romanesques et des paradigmes historiques, du temps romanesque et de ses références historiques et sur les personnages et les acteurs historiques, l'on constate la dimension noématique et mimétique du roman kouroumien qualifiable à juste titre de roman historique.

Bien qu'il soit admis que l'Histoire et la fiction sont des récits narrativisés et qu'il n'existe par conséquent pas d'abîme entre ces deux notions, si l'on part du simple fait que la mise en graphie fait déjà effet de style, il est notable que des confusions sont faites du passage de l'Histoire à la fiction et vice versa. Car le récit historique est un récit fiction et la fiction un récit fictionnel. Ce parcours dans le champ de la fiction a fait aboutir Dorrit Cohn tout comme Paul Ricœur à une définition de la fiction qui renvoie à : « un récit non référentiel »¹⁹. Dans le même ton, Jean-Marie Schaeffer aborde la fiction comme un « discours à dénotation nulle »²⁰. Le syntagme adjectival « non référentiel » signifierait que l'oeuvre de fiction crée par elle-même, en se référant à lui, le monde auquel elle se réfère selon l'idée de Marie-laure Ryan reprise par Dorrit Cohn. C'est d'ailleurs, ce que dit Paul de Man :

« Toutes les littératures... se sont toujours désignées elles-mêmes comme existant sur le mode de la fiction... L'effet-miroir autoréflexif au moyen duquel une oeuvre de fiction affirme, par son existence même, sa séparation de la réalité empirique... caractérise l'oeuvre littéraire dans son essence » .

Cette lecture des faits crée des dissensions entre les acceptions définitionnelles de la fiction, dans la mesure où l'œuvre d'Ahmadou Kourouma ne cadre pas avec le fait que la fiction soit singulière. Car les romans de Kourouma sont tous une reprise fictionnelle de l'Histoire. En tant que tels, ils ne sauraient être des récits non référentiels d'autant même que le roman pour Kourouma est un témoignage. C'est pourquoi le corrélat noématique de l'imitation, c'est-à-dire la représentation mimétique consciente de l'Histoire qui sous-tend la production romanesque de Kourouma est digne d'intérêt. Et manifeste en permanence l'interdiscursivité.

¹⁹ Dorrit Cohn, *Op. Cit.*, p. 24.

²⁰ Jean-Marie Schaeffer, « Fiction », pp. 312-320, in : Oswald Ducrot et Jean-Marie Schaeffer, *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris : Seuil, 1995, p. 312.

Conclusion

Pour achever notre propos sur le sens greimassien, il est juste de remarquer que le « sens » pose par sa polysémie non pas le débat récurrent sur le fond et la forme mais soulève des questionnements autour de l'inertie et de la dynamique dans le langage. Si l'on peut d'emblée considérer, qu'avec la rhétorique mais plus exactement avec la stylistique, que sens et signification sont image et antécédent par la projection dans le diagramme orthonormé des axes des paradigmes et des syntagmes, il ressort que la sémiotique situe le sens dans la géométrie vectorielle du langage. Par ce qui précède, entendons que pour une certaine branche de la stylistique le sens est avant tout statique puisque la lexicologie fixe dans les dictionnaires des définitions (sens dénoté) de notions qui devront passer par une opération d'encodage pour acquérir une signification, processus dynamique, et partant contextualisation du sens (sens dénoté) là où la pragmatique saisit le signe. Comme on peut le remarquer, la signification, ici, désigne par sa composition un processus, un mécanisme de densification (par l'affixe -ation) semémique (charge en sèmes ; le sémème étant l'ensemble des sèmes) ; c'est pour quoi elle est la forme dynamique du sens. La sémiotique greimassienne opte pour la finalité c'est-à-dire la performativité dans son acception constatative mais davantage dans celle de l'efficacité du langage. C'est en cela que le type de discours importe peu dans sa catégorisation disciplinaire ou générique ; mais il importe au plus haut chef dans son orientation thématique ou structurelle. Un texte relevant de l'astronomie peut donc aller dans le même sens qu'un texte relevant de l'astrologie tout comme de la bande dessinée. La caractérisation du sens greimassien par sa *vectorisation* dans le langage lui insuffle déjà une dynamique. En conséquence, la géométrie vectorielle dans le discours figure le voisinage des formes et types de discours.

Bibliographie

Corpus

Algirdas Julien Greimas, *Du Sens, essais sémiotiques*, Éditions du Seuil, 1970

, *Du Sens. 2*, Éditions du Seuil, 1983

Textes Critiques de référence

BAKHTINE Mikhaïl, *Esthétique de la création verbale*, Paris, Gallimard, 1984

COHN, Dorrit, *Le propre de la fiction*, Paris : Seuil, 2001.

DIANDUE, Bi Kacou Parfait, Thèse publiée à l'ANRT, *Histoire et Fiction dans la production romanesque d'Ahmadou Kourouma*, Lille, 2004.

DUCROT, Oswald et SCHAEFFER, Jean-Marie, *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris : Seuil, 1995.

FONTANILLE, Jacques, *Sémiotique du discours*, Limoges : Pulim, 1998.

Fontanille, Jacques et Gian Maria Tore, «De la modalisation à l'esthésie. Considérations (in)actuelles sur le passage de *Du sens* à *Du sens II* » in *Protée* volume 34 numéro 1 printemps 2006 : « Fortune et actualité de *Du sens* »

GUILLOU, Michel, MOINGEON, Marc, *Dictionnaire Universel*, Paris : Hachette, II^{ème} Ed, 1988

KANT, Emmanuel, *Critique de la raison pure*, Paris : P.U.F., 1968.

KINOT, Françoise, *Philosophie de l'Histoire*, Paris : France Loisirs.

MARX, Karl, ENGELS, Friedrich, *Le manifeste du parti communiste*, Paris : Editions bilingue Aubier-Montaigne, 1971.

VANDENDORPE, Christian, Les avatars du sens profond, in *Horizons philosophiques*, vol. 3, n° 1, 1992

VEYNE, Paul, *Comment on écrit l'Histoire ?*, Paris : Seuil, 1971.